

MICHEL DE SAINT PIERRE

**MONTHERLANT**  
*bourreau de  
soi-même*

*nrf*

GALLIMARD

Extrait de la publication







I

ENTREPRISE DE RUINE



Montherlant est à coup sûr l'homme de notre temps sur lequel on a dit et écrit le plus de sottises.

Il n'est, pour s'en convaincre, que de feuilleter les nombreux ouvrages et articles qui lui ont été consacrés. On a fait de lui, tour à tour, un archétype des vertus françaises, un noble et pur hidalgo, un Renaissant italien, un soldat, un Sybarite, un homme de Port-Royal, un naïf d'une intransigeante candeur et un roué d'une tartuferie infinie. Les uns louaient son courage avec la même fureur dont les autres usaient pour flétrir sa lâcheté. Ceux-ci l'accusaient de

trop aimer les femmes, et ceux-là, de les mépriser. Quelle gloire, quelle dérision, dans ce flot d'encre !

Je ne connais pas un écrivain dont le seul nom fasse jaillir aussi généreusement l'injure et l'hommage. Alors que d'autres noms — et parfois grands — ne font guère plus de bruit que la chute solitaire d'un caillou, ces trois syllabes qui forment le mot Montherlant tombent dans nos silences comme des rochers dans un lac, soulevant des gerbes énormes. Et ce n'est pas fini.

Depuis quelque temps, il est vrai, l'hommage l'emporte sur l'injure. Récemment, l'hebdomadaire *Carrefour* ouvrait une enquête auprès de ses lecteurs sur le thème suivant : « Quels sont les écrivains français contemporains qui seront le plus lus en l'an 2000 ? » Le nom de Montherlant vint en tête, précédant ceux d'André Gide, de Malraux, de Colette et de Claudel...

Son théâtre est pour beaucoup dans ce tapage. Autour de lui, de vastes remous se sont creusés. *Le Maître de Santiago* a été un succès considérable : joué depuis deux ans dans les grandes villes de France et d'Europe. *Fils de personne* a atteint sa quatre centième représentation. *La Reine Morte*, reprise à la

Comédie-Française, est restée à l'affiche toute la saison. Les témoignages d'admiration affluent. Et l'on a lu, à propos d'un de ces chefs-d'œuvre, sous la plume de Daniel-Rops qui connaît ce dont il parle : « Au milieu d'une production théâtrale dont le plus évident caractère d'ensemble est la platitude, un manque de style affligeant, il y a quelque chose de réconfortant à trouver ce ton royal, cette aisance insolente et cette merveilleuse utilisation des possibilités infinies de la langue. Tout ce que le mot d'écrivain peut signifier de maîtrise, de domination absolue de l'outil, se trouve ici correspondre à un art dont on ne voit pas qu'il ait son égal de nos jours. »

Il n'est pas jusqu'au pape du surréalisme, M. André Breton, qui n'ait déclaré, si l'on en croit M. Thierry Maulnier, que Montherlant était l'un des trois plus grands écrivains français contemporains...

Pour ma part, j'ai lu presque toutes les coupures de presse concernant *Santiago* et *Fils de personne*. C'est bien l'assaut d'hyperboles, le concours d'éloges métaphoriques, la gerbe d'hommages. Une telle lecture ne laisse pas d'être émouvante. Car les gens parfois blasés qui ont rendu compte de *Santiago*, par exemple, on les sent pris aux entrailles, violentés

dans leur esprit critique, forcés dans les derniers retranchements de leur scepticisme et de leur prudence.

Or, c'est le moment que choisit Montherlant pour faire jouer une œuvre où il accumule toutes les raisons de se faire du tort : reprise d'un personnage qui a séduit, et dont il veut cette fois qu'il soit une déception ; d'un personnage qu'on a sans cesse confondu avec l'auteur, et que l'auteur rend carrément odieux ; texte sévère, sujet pénible, question politique d'une actualité encore brûlante : où il paraît tentant, selon le mot de Montherlant, de brûler un peu l'auteur lui-même. Cette œuvre est une petite pièce en trois actes, intitulée *Demain il fera jour*, et qui fait suite aux quatre actes de *Fils de Personne*.

Montherlant savait qu'il avait toutes les chances de réaliser l'unanimité contre lui. La préface du volume, écrite deux mois avant la création de la pièce, énumère ces chances. Dans une déclaration reproduite par le programme du théâtre<sup>1</sup>, il annonce qu'en faisant jouer son œuvre, il a « passé outre à quelques conseils bienveillants » : car aucune considéra-

---

1. Cf. l'Appendice n° 1.

tion ne doit « retenir un écrivain digne de ce nom de publier une œuvre dont il sent en soi la nécessité, et qu'il croit de valeur. Il faut publier comme si on était compris, comme si on était aimé, et comme si on était mort. » En d'autres termes, sachant que l'on ne sera pas compris, sachant que l'on n'est pas aimé, et publiant comme si on était *au-delà*.

— Où êtes-vous ?

— Je suis au-delà, répond Georges Carrion dans *Fils de Personne*, parlant d'un lieu, sans doute, où plus personne ne peut l'atteindre.

Un de mes amis me faisait remarquer : « Rien de plus courageux, dans toute la vie littéraire d'Henry de Montherlant, que la mise à la scène et la publication de *Demain il fera jour*, drame de la lâcheté »...

Notons que Montherlant n'a pas été toujours aussi audacieux à heurter de front ce qu'il appelle « le sentiment public ». Si le manuscrit de *La Rose de Sable* est resté dans un tiroir depuis plus de quinze ans, c'est probablement parce que l'auteur en a redouté les effets. Et son entêtement à remettre la publication de *Port Royal* a sans doute la même cause. N'a-t-il pas avoué, dans une interview,

que s'il n'avait pas donné *Port Royal* à la Comédie-Française en 1942, c'était parce que le Jansénisme était encore un sujet trop brûlant en France pour pouvoir être porté au théâtre ?

Quoi qu'il en soit, cette fois-ci, Montherlant saute dans l'arène.

Précisément, le programme du théâtre reproduit une photographie qui le montre dans un élevage d'Espagne, tendant la cape à un taureau pour l'inviter à foncer. Cette photographie semble illustrer une phrase de la « post-face » : « En publiant cette pièce, j'ai cédé à une quatrième et dernière tentation : celle de faire ce que la plupart des auteurs ne feraient pas. Sortir de sa tranquillité pour appeler sur soi le taureau, du pied, du cri et de la cape, c'est une tentation qui revient périodiquement dans ma vie. » Ce langage ne m'a pas surpris, car tandis que Montherlant s'attaquait aux premières « mesures » de *Demain il fera jour*, voici bien des mois, il me tenait déjà — presque mot pour mot — les mêmes propos. Je me plais donc à témoigner qu'il ne s'agit pas là d'une « attitude littéraire » (selon les termes dont on a tendance à stigmatiser toute réaction humaine de Montherlant).

Où veut-il en venir ? Désire-t-il engager un combat avec le public, précédé d'un peu de

provocation et d'ostentation à l'espagnole ? Sommes-nous devant un épisode de cette continue tauromachie qu'a été la vie de Montherlant ? C'est peut-être ce qu'il croit lui-même. Ce n'est pas ce que nous croyons. A vrai dire, nous voici fort embarrassés pour deviner ce qu'il cherche. Peut-être n'est-ce pas un combat, mais bien une défaite. Quand on lui demandait des nouvelles des répétitions, il répondait : « Tout va très mal, c'est-à-dire que tout va très bien. » Faut-il comprendre : Ce qui est bien, ce que je veux, c'est que cela aille mal ? Georges Carrion disait : « Les hommes (...) aiment et recherchent les ennuis »...

Mais quel serait le mobile de cette entreprise de ruine ? Est-ce un calcul tout humain ? Imbu comme il l'est de l'esprit de l'antiquité, et dans un de ces mouvements simples tels qu'il en prêtera souvent à son Georges au cours de *Demain*, Montherlant ne cherche-t-il pas à apaiser la « jalousie des dieux », c'est-à-dire de ses semblables, de ses confrères et de ce public qui ont été (de façon un peu inattendue) si bienveillants pour lui depuis deux ans ? Je ne voudrais pas pousser la chose trop loin, ni paraître jouer au paradoxe. Mais enfin, Montherlant veut peut-être laisser tous ces gens *faire leur méchanceté*, en leur abandonnant une de ses œuvres, pour

qu'ils se retrouvent calmés, purgés, devant ses œuvres suivantes...

Essayons de voir plus loin. Montherlant tue moralement un de ses personnages, mais c'est un personnage que, sans conteste, il a aimé ; un personnage dans lequel une partie du public a cru ou voulu le reconnaître. Je ne pense pas commettre une indiscretion en transcrivant ici, à quelques termes près, un aveu que Montherlant m'a fait dans le courant de la conversation : « Ma rage des portes de sortie », disait-il, « va jusqu'à vouloir sortir des personnages avec lesquels on m'a identifié, des œuvres de moi dont on a trop parlé ! Oui, c'est vrai, je cherche à tuer quelque chose de moi-même. » Il ajouta, après une courte réflexion : « Je cherche aussi à blesser, par quelque échec prémédité, ma situation dans les lettres, ou du moins ma situation d'auteur dramatique... »

Là encore, pas d'attitude. Une simple confession faite dans l'emporlement de la parole. Un aveu qui n'était pas destiné au public. Quoi qu'il en soit, je veux voir dans un tel acte de Montherlant je ne sais quelle solennité, quelle ampleur : celle d'un sacrifice, peut-être. Cela correspond à toute une série de mouvements inhérents à son être le plus intime, et en tire

un caractère irrésistible. Nous verrons plus loin que ces mouvements (ils reviennent dans sa vie avec la régularité d'un rythme) sont : se retourner contre ce qu'on aime, et finalement le tuer ; détruire ce qu'on a construit ; rechercher une douleur qui ne sera pas perçue comme telle. Encore une fois, si tout cela était le fruit d'une simple attitude, comme trop de petits amis bienveillants voudraient nous le faire entendre, Montherlant aurait su du moins la soutenir pendant trente ans : ce qui témoignerait d'une étonnante vigueur, d'une singulière ténacité. Mais, je le répète, il n'y a point d'attitude, ici. Montherlant ne peut rien contre ce dieu ou ce démon qui l'habite et qui, si violemment, l'éloigne des voies de fleurs et des « chemins de velours ».

M. Thierry Maulnier nous dit : « Montherlant a écrit sa nouvelle pièce pour montrer qu'il était d'accord avec ses ennemis. » Se retourner contre son parti, c'est la morale de *Synchrétisme et Alternance*, exposée en vingt autres endroits et sous des formes diverses dans l'œuvre de Montherlant. C'est la volte typique du condottiere, de ces natures mobiles, inquiètes, toujours dangereuses et toujours en danger : depuis le temps où l'auteur des *Olympiques* se plaisait (il

l'a raconté quelque part), dans de petites parties amicales de foot-ball, à remplacer un joueur blessé de l'équipe adverse et à jouer ainsi contre son propre camp...

*Alternance.* Je reviens sur ce mot, car le terme et son contenu me paraissent essentiels pour qui veut lire et comprendre Montherlant.

Notre homme peut se réclamer, à ce plan-là, d'une illustre lignée. La fameuse unité des contraires, principe de l'harmonie universelle, relève d'une loi dont l'ancien Héraclite rêvait déjà lorsqu'il parlait de « la logique des contradictions », qui était selon lui le fondement même de la vie de l'esprit. Des livres entiers, des poèmes, des œuvres d'art ont eu pour thème la magnificence des oppositions naturelles. La nuit succède au jour, le monde blanc au monde noir, au dépouillement de l'hiver le Sacre du Printemps. Nos pluies ont lavé dans le ciel un dallage d'azur qui resplendit après l'orage. Plus près de nous, la vie elle-même s'entretient et se renouvelle par la destruction. Ces rythmes, ces alternances de la nature ont leur correspondance exacte dans l'esprit humain. Nous trouvons là matière aux plus graves symboles, et cette correspondance est une des lois essentielles que se transmettent, d'âge en âge, les hauts esprits.

Donc, les Grecs avaient pressenti dans leur philosophie la pondération des forces ennemies, la lutte des lois complémentaires. Ils pensaient (et la science moderne leur a donné raison) que les principes opposés sont également nécessaires et que toute harmonie naît de leur union. Horace le Latin reprit cette sagesse à son propre compte, dans une poésie dorée comme une vigne de vigne avec sa pointe d'amertume. L'époque romane elle-même fut hantée de l'Alternance qui, par-dessus le moyen âge, devait connaître sous la Renaissance la plus étonnante consécration. Un Laurent le Magnifique, un Malatesta — et même ce duc d'Urbin qui fut « le vertueux condottiere » — subirent l'alternance, profondément. Jour et nuit, bien et mal, renoncement et volupté, génie nocturne et génie solaire, ils y trouvaient leur bien. Ils faisaient leur miel de toutes choses. Logique des contradictions...

« Je n'admire point l'excès d'une vertu, comme la valeur, si je ne vois en même temps l'excès de la vertu opposée. » Qui donc lançait ainsi le message venu des Grecs et des Latins ? Pascal.

Et Gœthe, ce Grec allemand, devait concevoir le même souci, avouant son polythéisme de poète, son panthéisme de naturaliste, en même

temps que sa personnalité morale se réclamait d'un seul Dieu...

D'autres témoignages. Hegel et ses divagations éclairées. Nietzsche, clamant sa reconnaissance « envers Dieu, le diable, la brebis et le ver qui se cachent en nous ». Et Renan, subtil tentateur, veillant sur les malheurs du temps comme une gargouille sur des ruines, et répétant après Baudelaire dans un singulier sourire : « Il serait peut-être doux d'être tour à tour victime et bourreau. Je comprends qu'on déserte une cause pour savoir ce qu'on éprouverait à en servir une autre... »

Mon propos n'est pas ici d'épuiser un tel sujet, ni même de l'introduire largement. Toute une philosophie bien précise de l'univers, celle de l'Alternance, est en jeu...

Mais je voulais montrer qu'il s'agit d'un message et qu'il vole encore : chez nous, il trouve un poète dans Henry de Montherlant qui a livré son œuvre et sa vie au rythme alterné du noir et du blanc.

On a dit parfois d'une telle démarche intellectuelle, de cette eurythmie, de l'alternance en un mot, qu'elle abandonnait l'esprit à une sorte de balancement confortable. Il nous paraît, cependant, que passer d'un ordre à l'autre ne va jamais sans un temps de déséquilibre où nous



**ŒUVRES DE**  
**HENRY DE MONTHERLANT**

LA JEUNESSE D'ALBAN DE BRICOULE

LE SONGE, roman

LES BESTIAIRES, roman

LES VOYAGEURS TRAQUÉS

AUX FONTAINES DU DÉSIR

LA PETITE INFANTE DE CASTILLE

LES JEUNES FILLES

I. — LES JEUNES FILLES, roman

II. — PITIÉ POUR LES FEMMES, roman

III. — LE DÉMON DU BIEN, roman

IV. LES LÉPREUSES, roman

LA RELEVÉ DU MATIN

LES OLYMPIQUES

MORS ET VITA

ENCORE UN INSTANT DE BONHEUR

poèmes

LES CÉLIBATAIRES

roman

SERVICÉ INUTILE

L'ÉQUINOXE DE SEPTEMBRE

LE SOLSTICE DE JUIN

**THÉÂTRE**

L'EXIL

LA REINE MORTE

FILS DE PERSONNE - UN INCOMPRIS

DEMAIN IL FERA JOUR - PASIPHAË

LE MAÎTRE DE SANTIAGO

MALATESTA

**MORCEAUX CHOISIS**

LA VIE EN FORME DE PROUE



Sur Henry de Montherlant et son œuvre :

MICHEL MOHRT - MONTHERLANT, HOMME LIBRE